

LA PREMIÈRE FOIS À MATINES
AVEC MON PÈRE



ПРВИ ПУТ С ОЦЕМ НА ЈУТРЕЊЕ
PRVI PUT S OCEM NA JUTRENJE

LAZA LAZAREVIĆ

Traduit du serbe par Velimir Popović

Janvier 2017

J'avais alors neuf ans – dit-il. Mes souvenirs de l'époque n'étant pas tous précis, je vais vous rapporter ceux que j'ai gardés en mémoire. Ma sœur les connaît mais pas mon frère cadet. Et ça ne m'est pas venu à l'esprit de lui en parler !

Ma mère m'a raconté beaucoup de choses lorsque, devenu adulte, je l'ai questionné. Mon père, bien entendu, pas un mot, jamais.

Lui, c'est-à-dire mon père, s'habillait il va de soi à la turque. Aujourd'hui encore je le vois en train de se vêtir : une veste de velours rouge, bordée de ganse dorée et, sur la veste, un boléro de drap fin et de couleur verte. A la taille une large ceinture en cuir épais, brodée or, dans laquelle il rentrait, enfoncé dans le fourreau argenté, son poignard à manche d'ivoire. Son pantalon court, passepoilé de rouge touchait à la partie inférieure de ses jambes, brodée à la turque, des bas blancs qui, des escarpins, montaient jusqu'à mi-mollet. Sur la tête il portait un fez par coquetterie, posé légèrement de biais, et dans les mains une chibouque à l'embout d'ambre. Une blague à tabac sertie d'or et ornée de perles de verre, était attachée à la ceinture. Un vrai dandy !

De tempérament... – bon, c'est mon père, mais comme mon récit est entamé, je me dois de ne pas y aller par quatre chemins – de tempérament, donc, il était bizarre. Bourru outre mesure, il ne savait que donner des ordres sans jamais les répéter et si tu y manquais, ami, gare à toi ! Arrogant, il voulait toujours avoir raison de sorte que personne n'osait lui prouver qu'il avait tort. Et lorsqu'il était très en colère, il blasphémait. La punition, c'était une gifle, mais une seule, et quand il t'en allongeait une, ami, il t'allongeait à terre. Il se fâchait facilement, s'assombrissait, mordillait sa lèvre inférieure, tirait sa moustache droite vers le haut tandis que ses sourcils se joignaient et ses yeux lançaient des éclairs. Aïe ! Et si quelqu'un venait alors lui dire à ce moment que je n'avais pas appris mes leçons ! D'ail-

leurs, moi-même je ne savais pas exactement ce que je craignais car, après tout, même s'il me giflait, ça changeait quoi ? En revanche, c'étaient ses yeux que j'appréhendais le plus : quand il commençait à les rouler, c'est comme si un projectile de lance-pierre vous transperçait sans que vous sachiez pourquoi ni comment, et vous trembliez comme une feuille au vent.

Jamais il ne riait, au moins pas comme tout le monde. Une fois, je me souviens, il tenait sur ses genoux mon petit frère auquel il avait donné sa montre pour jouer, et mon Djokica s'acharnait à la fourrer dans la bouche de notre père et criait à tue-tête parce que le père ne l'ouvrait pas. Ma sœur et moi mourions de rire, donnant ainsi envie à notre père de rire aussi et il étira plusieurs fois le côté gauche de la bouche, faisant ainsi se rider la peau autour de son œil gauche. Voilà comment riait mon père, rarement il est vrai, à l'occasion d'un événement où d'autres se seraient tordu la mâchoire et qu'on aurait entendu jusqu'à l'auberge « Au Coq de bruyère ».

Par contre, l'aversion de mon père pour montrer ses sentiments profonds s'illustra le mieux à l'occasion de la mort de mon oncle, associé de mon père et très aimé de lui. Ma tante, ma mère, des cousins, nous les enfants – tous nous nous mîmes à nous lamenter, à sangloter, pousser des hauts cris et autres plaintes, tandis que mon père restait de marbre, pas une larme, pas un soupir. C'est seulement au moment de sortir le corps de la maison, que sa lèvre inférieure se mit à frémir, lui-même étant adossé à la porte, blanc comme un linge, sans voix.

Jamais il ne revenait sur ses décisions, fût-ce au prix de sa tête et même si en son for intérieur il les regrettait. Je m'en suis bien rendu compte quand il licencia son apprenti Proka. Son visage traduisait le regret et la peine de sa décision, mais il n'était pas question d'y revenir. Et cet apprenti-là il l'aimait entre tous et ne l'avait claqué qu'une fois lorsqu'il avait mal fermé le robinet d'un fût d'où il avait soutiré de la *rakija*, le vidant ainsi. A part ça, jamais mon père ne lui donna la moindre tape, bien au contraire il lui faisait confiance en l'envoyant dans les villages afin, entre autres, de recouvrir des créances du ma-

gasin. Et savez-vous pourquoi il a été licencié ? Pour une bagatelle ! Mon père l'avait vu jouer à *krajcar*¹.

Le licenciement eut lieu le jour de la fête de Saint George. Proka était venu au magasin pour faire signer son carnet scolaire à son employeur. Mon père sortit de la caisse cent sous qu'il tendit à Proka en disant : « Tiens ça, c'est ton salaire. Je n'ai plus besoin de toi, va chercher ailleurs où jouer à pile ou face. » Proka s'enfonça le fez sur les yeux, pleura à chaudes larmes, le supplia. Cela touchait mon père, je le voyais bien, mais croyez-vous qu'il aurait cédé ? Pas du tout ! Il sortit seulement un autre ducat et lui dit : « Tiens, encore. Et file ! » Proka partit et mon père resta à regretter d'avoir licencié meilleur de ses commis.

Il ne plaisantait jamais, ni avec nous, ni avec notre mère, ni avec personne. Etrange était son rapport avec maman. Ce n'est pas dire, loin de là, qu'il était de ceux qui jouent du poing ou quelque chose comme ça, mais il était toujours froid, brusque, pire qu'un étranger. Et elle, la pauvre, était bonne comme le pain, une vraie sainte, ami, elle le couvait des yeux comme la poule ses œufs. Quand il la tançait, elle s'étouffait de pleurs et devait encore cacher ses larmes. Jamais il ne sortait avec elle, jamais elle n'osait lui proposer de l'emmener quelque part. Il ne souffrait pas non plus qu'elle se mêlât de son commerce et de ses affaires. Une fois elle lui avait dit :

– Pourquoi, Mitar, tu ne vends pas notre rakija à Stanoje ? La nouvelle va arriver bientôt, alors où la mettras-tu ?

Et lui de la rabrouer :

– As-tu faim ou manques-tu de quelque chose ? De l'argent tu en as et quand tu n'en auras plus, tu me le dis. Mais ne fourre pas ton nez dans mes affaires.

Et ma mère de baisser la tête et se taire.

¹ *Krajcar* / *krajcarica* (d'après *kreutzer*, une ancienne monnaie autrichienne) : jeu d'argent qui se pratiquait avec une pièce de monnaie et dont le but était de gagner la pièce de son adversaire.

Avec les autres gens aussi il parlait peu. Au café il avait ses copains, mais même avec eux il n'était pas particulièrement loquace. Pour Ilija, son témoin de mariage, il avait un grand respect et c'était le seul homme qui osait lui dire ses quatre vérités et que mon père réellement craignait.

Nous, ses enfants, il nous aimait, et notre mère aussi, ça se voyait, mais il nous traitait avec une excessive sévérité. Je n'ai pas le souvenir de la moindre tendresse de sa part à mon égard. Certes la nuit il nous couvrait quand nous nous découvriions, de même qu'il interdisait de nous pencher sur le puit ou de grimper sur les arbres – mais est-ce vraiment significatif ? Les autres pères font pareil mais ils achètent à leurs enfants des gâteaux, du papier doré, des balles de gomme élastique qui rebondissent jusqu'au sommet des peupliers.

A l'église il n'allait que le jour de la fête de Saint Georges, au café chaque soir. Le dîner fini, il plaçait son chibouque sous l'aisselle gauche, accrochait la blague à tabac à sa ceinture, et en avant ! Habituellement il rentrait vers neuf heures, l'hiver plus tôt, mais il arrivait parfois que minuit passe sans qu'il soit de retour. Cela inquiétait ma pauvre mère et ma sœur ; moi j'ignorais encore, ami, le sens exact de l'expression « faire la noce ». Jamais elles ne s'endormaient avant son retour, fût-ce aux aurores. Elles l'attendaient assises sur leur lit, sans même oser allumer une bougie. Lui se fâchait en voyant une bougie brûler. Je l'ai entendu une fois quand, rentré tard, il grommela :

Que fait là cette bougie à l'heure qu'il est ?

– C'est pour que tu voies en te déshabillant, Mitar – répondit ma mère.

– Ne sais-je pas allumer moi-même une bougie, ou peut-être, me crois-tu ivre et incapable d'en trouver une ?

– Ne le prends pas comme ça, Mitar – louvoya ma mère.

– Je me suis seulement dit que...

– Que quoi ?! Que les voisins penseront que nous veillons un mort !

Un mort ! Vous croyez qu'il pensait vraiment ce qu'il disait ? Erreur. Il se moquait des voisins comme de tout le reste. Ce qu'il ne voulait pas, c'est que ma mère sache l'heure où il rentrait et alors, de mauvaise foi, il trouvait n'importe quel prétexte. Il voulait que notre mère dorme et que lui puisse faire la noce. Mais il en souffrait, ça se voyait.

Il buvait peu et seulement du vin. L'eau-de-vie, il la recrachait même lors la dégustation en vue de l'achat, avec une expression aigre-douce sur le visage. Le café non plus il n'appréciait pas trop... Alors que faisait-il, vous demanderez-vous, toute la nuit dans les bistrot ?

C'est un malheur, il n'y a pas d'autre mot ! Même s'il buvait, cela aurait été un moindre mal que... Vous allez voir !

Cela a coûté des années de vie à ma mère. Parfois elle pleurait à en mourir. Et personne à qui se plaindre.

Une fois il rentra tard dans la nuit et ma mère s'aperçut qu'il n'avait pas sa montre sur lui. Ça lui fit un coup mais elle osa :

Et ta montre, Mitar, où est-elle ?

Il se renfrogna et regarda sur le côté.

– À Belgrade, pour réparation.

– Mais elle marchait bien, Mitar.

– Me prends-tu pour un aveugle ou un fou qui ne sait pas quand sa montre marche ou ne marche pas bien !

Ma mère baissa la tête et se tut, comme d'habitude.

Après elle se lamenta devant ma sœur : « Pauvre de moi ! Il jouerait jusqu'à notre dernier sou et, dans ma vieillesse, je laverai les chemises des autres. »

Une autre fois – je ne me souviens pas de l'heure exacte – il rentra du café coiffé d'une toque d'astrakan mise de guingois, la poitrine ceinte d'une chaîne en or d'une épaisseur d'un doigt, à la ceinture un pistolet serti d'or et orné de pierres précieuses. La peau autour de son œil gauche avait l'air ridé. Il affichait sa bonne humeur.

Dès l'entrée il sortit sa montre feignant de regarder l'heure qu'il était.

– Tu l'as déjà récupérée – s'exclama ma mère avant de se reprendre. – Elle est réparée ?

– Oui, elle est réparée.

– Et qu'est-ce cette chaîne ?

– C'est une chaîne comme les autres – dit-il d'une voix adoucie, pour n'avoir pas l'air de réprimander sa femme.

- Ça je le sais, mais d'où la sors-tu ?

- Je l'ai achetée.

- Et cette toque ? Seul le trésorier Mića en a une pareille.

- Je l'ai achetée, elle aussi.

- A Mića ?

- Oui, à Mića.

- Et qu'est-ce ce...

Là, mon père coula un regard torve sur ma mère qui se tut instantanément.

Puis il se mit à se déshabiller. De dessous mon édredon j'observais : de sa ceinture il sortit un balluchon de taille d'un poing qu'il jeta sur la table et qui sonna fort en tombant. Des... ducats, ami !

– Prends ça – dit mon père à ma mère – et mets-le de côté. Puis il s'en fut vers la cuisine.

Ma mère prit ce balluchon entre deux doigts, comme si elle ramassait des langes sales.

– Que va-t-on faire de cet argent – dit-elle à ma sœur. – Cet argent est maudit ! Diabolique... Le diable l'emporte, comme il l'a apporté...

Comme tu le vois, ami, là il n'y a ni bonheur ni vie.

Ma mère était très malheureuse, et nous avec elle.

Autrefois, me raconta-t-elle, mon père était un tout autre homme ; moi-même je me souviens qu'il me tenait sur ses genoux quand j'avais trois ou quatre ans, qu'il me fabriquait une

petite flûte en sureau et me conduisait dans sa calèche au pré. Mais depuis qu'il s'était mis à fréquenter le trésorier Mića, Krsta de la rue Makevine, le pharmacien Olbreith et quelques autres, tout avait changé et pris un mauvais chemin, me disait ma mère.

Il morigénait sa femme, ne supportait pas qu'elle le questionnât, tout de suite il lui clouait le bec d'un: « Mêle-toi de tes affaires » ou « As-tu d'autres soucis que ça ? »

Il n'y a rien faire, me disais-je: lui-même se rendait compte qu'il agissait mal, mais les démons lui avaient mis le grappin dessous et ne le lâchaient pas.

Cependant, et quelque paradoxal que cela paraisse, il n'était pas, tout compte fait, un mauvais homme. Non, ma foi, non. Mais seulement...

Une fois il rentra tard dans la nuit, mais pas seul, au grand étonnement de ma mère. Nous l'entendîmes marmonner avec quelqu'un en passant devant la porte et se diriger au fond de la cour. Peu après, on entendit hennir et piétiner notre cheval. Je n'y comprenais rien.

Quand mon père entra dans la maison, ma sœur et moi fîmes semblant de dormir. Il salua brièvement notre mère et se tut. Elle aussi se taisait et moi j'attendais la suite.

Enfin ma mère prit la parole, sa voix était enrouée :

– Ils ont emmené le moreau ?

– Oui.

Puis, à nouveau, ce fut le silence, interrompu souvent par ma mère qui se mouchait, mais moi je la sentais pleurer.

– Mitar, je jure devant Dieu et sur la tête de nos enfants d'arrêter de frayer avec le diable. Celui qui le fréquente est deux fois perdant : dans ce monde et dans l'autre. Regarde où en est maintenant Jova dit le « carton ». Autrefois grand propriétaire, aujourd'hui réduit à battre, chez des particuliers, les pommes de pin et d'acheter dans les villages des peaux pour le compte de juifs. N'éprouves-tu vraiment aucune peine à me voir dans ma

vieillesse réduite à la soupe populaire et nos enfants travailler chez les autres ?

Et elle fondit en sanglots.

– Mais qu'est-ce qui te prend à invoquer Dieu et me faire jurer sur la tête des enfants ? Qu'est-ce qui te prend à pleurnicher après une rosse ? Si tu veux bien, demain je pourrai t'en acheter une dizaine !

Ma mère pleura plus fort encore :

– Je le sais bien mon Mitar, dit-elle sur un ton conciliant. Mais les mauvaises gens veulent nous ruiner. Pense à nos enfants et laisse ces maudites cartes ! N'oublie pas que ce toit nous l'avons eu grâce à la sueur de notre front et à la force du poignet, et il faudrait que maintenant n'importe quel vaurien me chasse de mon bien ?

– Et qui te chasse ?

– Pour l'instant personne, mais si tu continues à agir de la sorte, cela me pend au nez. Ce jeu est maudit de Dieu !

– Dis-donc, toi, ne t'ai-je pas dit cent fois de ne pas me sermonner et de ne pas pleurnicher sans grand malheur. Autant que je sache, je n'ai pas une cervelle d'oiseau pour avoir besoin d'une femme tutrice !

L'âme noble ne répondit pas. Elle s'étouffait. Elle n'avait même plus de larmes. Telles les eaux souterraines, elles coulaient dans la poitrine, atteignaient le cœur et se pétrifiaient.

Les jours se suivaient sans que rien ne change : mon père rentrait tard, souvent avec plein de rouleaux de ducats mais aussi, souvent, sans bagues, montres ou autres chaînettes en or. D'autres fois il ramenait deux, voire trois montres et plusieurs bagues. Une fois il rentra avec une paire de bottes et une fourrure. La fois d'après, avec une selle ou encore, les fois suivantes, avec une ménagère en argent et des harengs dans un gros récipient. Une fois il ramena un cheval – notre moreau !

Le lendemain il lui acheta de nouveaux harnais : poitrail, colliers, brides et autres mors et sangles. Un jour il l'attela à sa calèche, ferma son magasin en plaçant un tabouret devant la

porte, et fit un tour endiablé dans le bourg, faisant jaillir des étincelles du pavé.

Ma sœur et moi, nous nous faisons à cette situation dans la maison, seule notre mère pleurait et s'inquiétait. Non sans raison : le magasin périlait, l'un après l'autre on licenciait les commis, tout allait à la dérive, l'argent fondait comme la neige au soleil.

Et puis vint un temps où mon père introduisit ses compères dans la maison. Ils s'enfermaient dans la grande chambre, allumaient plusieurs bougies, le ducat sonnait, le cigare fumait, les cartes glissaient et notre commis Stojan ne cessait de leur servir du café (le lendemain il exhibait, fier, ses quelques ducats de bakchich). En même temps, dans une chambre voisine, nous entourions notre mère ; les yeux rougis par les pleurs, le visage blême d'inquiétude, elle ne cessait de répéter : « Seigneur Dieu, ne nous abandonne pas ! »

Ainsi petit à petit mon père devint un étranger dans sa propre maison. Enfermé dans son mutisme il n'adressait plus de regards à notre mère et à nous, ses enfants, plus de caresses ni de réprimandes, et encore moins de mots doux. Il avait constamment l'air de vouloir fuir sa maison tout en satisfaisant à chacune de nos demandes d'argent. Si je lui en demandais pour m'acheter un simple crayon d'ardoise, il me fourrait dans la main plus de sous que n'en valait mon crayon. Pour manger, il nous achetait ce qu'il y avait de mieux dans le bourg. J'étais l'élève le mieux habillé de ma classe. Et pourtant quelque chose me pesait en regardant ma mère et ma sœur : pâles, chagrines, graves, on les aurait même crues vieillies. Elles étaient comme recluses, n'allaient nulle part, même chez ses amies ma mère raréfiait ses visites, et depuis que ces « copains et coquins », comme ma mère les appelait, venaient dans notre maison, les visites féminines diminuaient chez nous. Au magasin, ça allait mal. « Est-ce à moi » – disait mon père – « de peser vingt sous de la peinture pour les bouseux ? Ils ont des juifs pour ça. »

Ma mère n'osait faire aucune remarque et, plus tard, elle nous rapporta ce qu'il lui avait dit une fois :

– Écoute bien ce que je vais te dire en bon serbe : si jamais, ne serait-ce qu'une fois, tu me parles de ce qui ne te regarde pas, je me trouverai une maison à moi et je partirai, après quoi tu pourras sermonner qui tu voudras. Re-tiens-bien-ça !

Et ma pauvre mère ne répondit rien comme si elle avait la bouche cousue. Le cœur serré, elle se fanait chaque jour davantage, ne cessait de prier : « Seigneur-Dieu, ne nous abandonne pas ! »

Vu ce qui précède, je pense, ami, que tu peux entrevoir ce qui va en résulter.

Un soir tous les « copains » de mon père vinrent chez nous. Parmi eux, un prénommé Pera, surnommé le Léopard, marchand de cochons, dont on disait qu'il « travaillait avec Budapest ». Moustaches pointues, raie depuis la nuque, favoris jusqu'aux pommettes. Un visage adipeux sur un corps courtaud. Sur le gilet une chaîne en or, la même qu'avait autrefois mon père. Sur un doigt une bague qui, ami, brillait si fort qu'elle ne se laissait pas regarder. Il clopinait en marchant, parlait fort d'une voix rauque et quand de ses yeux verts il te fixait, ami, il inspirait la même terreur que le serpent hypnotisant une grenouille.

Ils étaient donc venus et Stojan était déjà à l'œuvre : l'eau pour le café frémissait.

Chacun alluma une bougie devant soi, la fumée des cigares faisait des volutes qui montaient au plafond. Ils étaient taciturnes comme les Turcs, sirotaient leur café, la carte circulait inaudible, seul s'entendait le tintement du ducat.

Ce fut une nuit terrible.

Nous, les trois enfants, et notre mère étions dans la chambre voisine. Ma mère et ma sœur avaient cessé de pleurer. Leur visage était hâve et leurs yeux rentrés envoyaient un regard fort terrorisé. La situation lors du décès de mon oncle, n'est rien comparée à la nôtre cette nuit-là.

Notre père entra plusieurs fois dans notre chambre. Dégoûlant de sueur, sa veste et sa chemise déboutonnées lais-

saient apparaître les poils noirs et drus de sa poitrine. Avec l'arrogance d'un Turc, il s'adressa à ma mère :

– Donne-moi encore de l'argent !

Le cœur serré, silencieuse comme une pierre, ma mère ouvrit le coffre et versa par poignées des pièces d'argent dans la bourse dont il tenait les cordons.

Il avait le regard hagard, louvoyant, il sautait d'un pied sur l'autre comme moi quand j'attendais que ma sœur me fasse une tartine tandis que mes petits copains m'attendaient devant la maison. Il prit l'argent en détournant la tête et à pas rapides quitta la chambre en marmonnant au passage : « Après, c'est fini... »

Mais « après, c'est fini » se répéta cinq fois, la dernière, me sembla-t-il, vers trois heures du matin.

– Redonne-m'en ! – ordonna-t-il à ma mère, son visage prenant un teint terreux.

Ma mère s'avança vers le coffre sur des jambes flageolantes, légèrement penchée à droite. C'est alors que, de dessous l'édredon, je vis mon père, cet homme corpulent, s'appuyer, tout secoué, sur le poêle.

– Plus vite que ça – cria-t-il en trépignant et s'essuyant la sueur avec sa manche.

Ma mère s'exécuta sur-le-champ.

– Donne tout !

– Même les dix derniers ducats ? – osa ma mère. Mais ce n'était plus ni une voix ni un chuchotement, mais quelque chose qui tenait d'un râle.

Il saisit l'argent et sortit en courant de la chambre.

Ma mère s'affaissa à côté du coffre et perdit connaissance. Ma sœur poussa un cri d'horreur. Je bondis de mon lit, suivi de mon petit frère Djokica. Nous nous assîmes par terre à ses côtés et la couvrîmes de baisers en appelant : « Maman, maman ! »

Elle me fit une caresse sur la tête et se mit à murmurer, indistinctement. Puis elle se releva vite, alluma la veilleuse sous l'icône de saint Georges.

– Venez, mes enfants, nous allons prier le Seigneur de nous délivrer du mal.

Nous courûmes nous agenouiller sous l'icône, mon petit frère fit face à notre mère, se signa et nous récita la première moitié du Pater qu'il avait récemment apprise. Puis il se signa de nouveau et embrassa notre mère dont les regards éplorés se partagèrent entre le saint et le ciel. Là-haut, il y avait quelque chose qu'elle avait vu, il y avait son Dieu qu'elle regardait et qui la regardait. Alors une lumière et une béatitude se répandirent sur son visage, il me sembla que Dieu lui-même lui fit une caresse de la main, que saint Georges lui sourit et que le dragon expira sous sa lance. Là j'eus un éblouissement qui me fit tomber la tête première contre le bord de la robe de ma mère et de son bras gauche. Elle me soutint et je repris, pour la énième fois : « Doux Jésus sauve ma mère ! Doux Jésus sauve mon père ! » Et puis, machinalement, j'émis ce vœu : « Doux Jésus, tue cet affreux Lézard ! »

Nous restâmes longtemps à prier ainsi.

Enfin ma mère se leva, monta sur une chaise et baisa l'icône de saint Georges. Ma sœur fit de même puis nous aida, mon petit frère et moi, à monter sur la chaise et nous aussi baisâmes le saint. Puis, sous le tabouret disposé sous l'icône, ma mère prit quelques branches de basilic séché, en fit un petit bouquet qu'elle trempa dans un récipient, également sur le tabouret, contenant de l'eau bénite et, en signe de bénédiction, elle aspergea les quatre coins de la chambre tout en se signant et en murmurant. Ensuite elle sortit de la chambre et sur la pointe des pieds arriva devant la porte de la grande chambre qu'elle aspergea aussi en faisant le signe de la croix.

Ah, quel soulagement ! Que je me suis senti béat, comme après un bain ! Pourquoi n'est-il plus possible de revivre la même béatitude ?

Au moment où ma mère faisait le signe de la croix devant la porte de la grande chambre, un tapage se fit entendre à l'intérieur. On ne comprit rien à la confusion générale, sauf la voix forte du Lézard qui traversa la porte :

– Qui pourrait me forcer, moi, à continuer de jouer ? Celui-là j'aimerais bien le voir !

Le tapage céda la place à la querelle et, peu après, nous entendîmes la porte s'ouvrir, des grognements et des pas.

Mais notre père ne vint pas dans notre chambre. Nous l'attendîmes en vain. Le jour se leva, mon frère et moi nous nous endormîmes sans avoir vu papa.

* * *

A mon réveil il faisait déjà grand soleil. Je me sentais très fatigué et vidé, mais je ne pus refermer les yeux. Alors je me suis levé.

Tout me semblait imprégné d'abord de solennité, ensuite de tristesse. Dehors c'était le calme, l'air frais entrant par la fenêtre, sous l'icône une petite flamme vacillait encore dans la veilleuse. Ma sœur et ma mère, pâles comme un linge, les yeux humides, le visage de cire, croisaient les doigts, marchaient sur la pointe des pieds et, pour tout discours, chuchotaient des mots pieux. Elles ne nous apportèrent pas notre petit déjeuner, ma mère ne me prépara pas pour l'école.

– Que se passe-t-il ? – me suis-je demandé. – Y a-t-il un mort dans la maison ou mon défunt oncle est-il revenu pour être de nouveau enterré ?

C'est alors que le souvenir de la dernière nuit me donna la chair de poule et, machinalement, je murmurai : « Doux Jésus, n'oublie pas papa ! » Et je répétais : « Doux Jésus, tue cet affreux Lézard ! »

Sans penser à quoi que ce soit je m'habillai et quittai la chambre. Involontairement, je me dirigeai vers la grande

chambre mais, aussitôt, je sentis quelqu'un me saisir par le bras pour m'empêcher d'avancer.

Je me tournai et vis ma mère qui, le doigt sur la bouche, me faisait signe de me taire, elle me mena à la porte de la maison, m'y laissa, puis retourna dans sa chambre. Je la suivis du regard, sans savoir que penser.

Alors à pas de loup, je m'approchai de la grande chambre et me baissai pour regarder par le trou de la serrure.

Et que vis-je ?

La table était à sa place, au milieu de la pièce. Autour d'elle, plusieurs chaises tournées dans tous les sens dont deux ou trois renversées. Le sol était jonché d'innombrables cartes, de mégots entiers ou écrasés, d'une tasse de café cassée et d'un ducat dont un bout dépassait sous une carte. La nappe était à moitié retirée et sur la table était éparpillé le reste des cartes, plusieurs tasses de café renversées et beaucoup de cendres de cigares. Il y avait aussi plusieurs assiettes, toutes vides, sauf une dans laquelle quelqu'un avait vidé le tabac de sa pipe. Dans trois chandeliers les bougies étaient consumées, dans le quatrième brûlait encore l'épais papier d'emballage, sa fumée noire s'élevant tranquillement vers le grenier.

Mon père est assis à la table, le dos tourné à la porte. Il est accoudé, immobile et se tient la tête dans les mains.

Je l'observais longtemps, il ne bougea d'un pouce. Je voyais nettement ses flancs se gonfler et se dégonfler. Sans que je sache pourquoi, il me semblait mort, et cela me paraissait étrange qu'un mort puisse respirer. Puis son poing puissant me sembla être en carton, ce qui l'empêcherait de porter des coups, et me vinrent encore bien d'autres pensées aussi invraisemblables.

Dieu sait combien de temps j'aurais eu l'œil collé au trou de la serrure, si la main de ma mère ne m'avait de nouveau touché. Avec ses yeux doux et sans me parler, elle m'indiqua seulement le chemin de la porte.

Instinctivement je me décoiffai, lui baisai la main et sortis.

Ce jour-là était un samedi.

Dans la rue, les gens allaient et venaient comme de coutume, chacun vaquait à ses affaires. De nombreux paysans avaient amené toutes sortes de produits au marché. Les marchands se penchaient sur les sacs, palpaient les agneaux. Le tambour Novak indiquait en criant les endroits réservés au stationnement des chariots. Les enfants chapardaient des cerises. L'écrivain public Sreten, accompagné d'un tambour, sillonnait le bourg et lisait l'avis au public d'interdiction de laisser leurs cochons divaguer dans les rues. Le rôtiisseur Trivko avait étalé sur un billot son agneau rôti et criait : « Venez, il est encore chaud ! » tandis que le poivrot Joza dansait dans une flaque d'eau.

– Hé, jeune homme, pourquoi votre magasin est-il fermé ? – me demanda Ignjat, le fourreur, qui passait par là.

– C'est comme ça ! – ai-je lui répondu.

– Mitar serait malade ?

– Non, ce n'est pas le cas.

– Il est parti quelque part ?

– Oui, à la campagne – dis-je et je me sauvai dans la cour.

Peu après, voilà deux « beaux-frères » c'est-à-dire des camarades envoyés par le maître pour voir pourquoi ce matin-là j'étais absent à l'école.

C'est alors seulement que je me souvins qu'il y avait école, qu'il fallait y aller. Je pris mon cartable et un morceau de pain, le regard tourné vers ma mère et les « beaux-frères ».

– Mes enfants, dites à votre maître que Miša ne pouvait se rendre plus tôt à l'école – il avait à faire.

O, quelle mère ! Quelle main en or ! J'aimerais la couvrir de baisers quand elle dort et ne me voit pas !

Je ne sais ce qui se passa chez nous pendant que je me trouvais à l'école... En réalité si, à mon retour tout était comme je l'avais laissé : ma mère et ma sœur étaient toujours assises les mains sur les genoux, le déjeuner n'est même pas sur le feu, et seulement, de temps à autre, elles se levaient et sur la pointe des pieds allaient jusqu'à la grande chambre en étouffant leurs pleurs – comme au moment de la mort de mon oncle. Dehors Djokica avait attaché une casserole à la queue de son chat et s'amusa à l'entendre et le voir courir en rond dans la cour. Dans l'atelier les ouvriers fabriquaient des vestons de paysan et Stojan, vautré dans une meule, ronflait comme en pleine nuit.

Mon père était toujours assis dans la même position et ne bougeait pas. Le gilet sur sa large carrure se tendait et à respirer profondément mon père le faisait s'écartier et revenir.

Depuis un moment déjà on sonnait pour les vêpres.

La journée touchait à sa fin mais, dans nos âmes, c'était toujours le même vide : on ne la voyait pas se terminer tandis que les nuages s'accumulaient toujours plus denses. Tout devenait intenable, le désespoir grandissait. « Mon Dieu, fais que tout cela finisse bien ! »

J'étais assis sur le pas de porte avec mon livre de lecture que je ne lisais pas. De là je voyais le pâle visage de ma mère, soutenu par son bras amaigri accoudé sur le bord de la fenêtre. Mes oreilles sifflaient, j'étais incapable de penser à quoi que ce soit.

Et soudain on entendit la clé tourner dans la serrure de la grande chambre, ma mère instantanément disparut de la fenêtre ; la peur me glaça.

La porte s'ouvrit et, dans l'encadrement, apparut mon père !

De sous son fez légèrement en arrière, débordaient ses cheveux couvrant en partie son haut front ; ses moustaches tombaient, le visage avait foncé, voire vieilli. Et ses yeux, ah, ces yeux ! n'étaient même pas la pâle ombre de ceux d'avant. Ils étaient embués, enfoncés dans la tête, mi-clos ; errant d'un re-

gard absurde, ils ne cherchaient rien, ne pensaient rien. Ils regardaient sans voir, semblables à une longue-vue marine à l'oculaire cassé. Sur le visage un soupçon de sourire, pas très gai, certes, mais non dépourvu d'une grâce – une nouveauté chez lui ! C'était le portrait de mon oncle avant de mourir, quand il demanda à recevoir l'extrême onction.

À pas lents, il traversa le couloir, ouvrit la porte de notre chambre, jeta un œil à l'intérieur puis, sans mot dire, referma la porte, gagna la rue et prit tranquillement le chemin de la maison d'Ilija, son témoin de mariage.

Plus tard, Toma, le fils d'Ilija, devait me raconter que nos pères s'étaient enfermés et longuement entretenus dans une chambre, qu'on leur avait apporté du papier et de quoi écrire, et qu'ensuite ils avaient écrit et apposé leur signature sur un document. On n'a jamais su ce qui a été écrit et on ne le saura probablement jamais.

Vers neuf heures et demie, nous, les enfants, étions déjà couchés tandis que notre mère se tenait assise au bord du lit, comme de coutume les mains sur les genoux ; d'un regard insignifiant, elle fixait la bougie. A cet instant, le portillon du jardin grinça ; aussitôt elle souffla la bougie et se coucha.

Sous l'édredon mon cœur battait comme si on me martelait la poitrine.

La porte de notre chambre s'ouvrit et mon père entra. Il tourna un peu dans la pièce puis, sans allumer de bougie, se déshabilla et se coucha. Longtemps encore je l'entendis se retourner dans le lit, puis je m'endormis.

J'ignore combien de temps j'ai dormi ainsi lorsque je sentis quelque chose d'humide sur mon front. J'ouvris les yeux : la pleine lune regardait droit dans notre chambre, ses rayons nimbés tombant sur le visage de ma mère. Elle avait les yeux fermés, son visage avait l'air de celui d'un grand malade et sa poitrine s'agitait nerveusement.

Debout, mon père était penché sur elle. Et la fixait sans bouger.

Puis il vint jusqu'à notre lit. Il se pencha sur ma sœur, ensuite sur moi ; il tourna encore un peu dans la pièce, puis chuchota :

– Ils dorment. Mais son propre murmure le fit sursauter et, comme pétrifié, il s'immobilisa au beau milieu de la chambre. Il resta longtemps ainsi sans bouger, je remarquai seulement que ses yeux brillaient d'un bref éclat quand il fixait son regard tantôt sur nous tantôt sur notre mère. Et nous, nous ne bougions pas, même pas une oreille !

Alors, sur la pointe des pieds, penché d'un côté, sans nous quitter des yeux, il alla jusqu'au le porte-manteau d'où il prit le pistolet serti d'or, le fourra dans sa poche et, enfonçant son fez sur les yeux, sortit à grands pas de la maison.

À peine la porte fermée, ma mère se dressa dans son lit, ma sœur en fit autant – on aurait dit des spectres en mouvement.

Ma mère se leva et, prudemment, se dirigea vers la porte, toujours suivie de ma sœur.

– Reste auprès des enfants ! lui dit ma mère à voix basse et elle sortit.

Je bondis du lit, m'avançai vers la porte. Quand ma sœur tenta de m'arrêter de son corps, je la repoussai et lui lançai au passage : « Reste auprès de Djokica ! »

Dehors je me glissai jusqu'à la palissade, je la longuai, passai sous le cerisier et me traînai jusqu'au puits pour m'accroupir derrière lui.

La nuit était divinement belle. La voûte sereine, la lune brillante, l'air frais, pas un mouvement nulle part. C'est alors que j'aperçus mon père se hisser sur la pointe des pieds pour jeter un coup d'œil dans l'atelier, puis il continua son chemin. Enfin, il se mit sous l'auvent du hangar et sortit son pistolet.

Mais au même moment, arrivant Dieu sait d'où, ma mère planta devant lui.

Stupéfait, il resta bouche bée.

– Mitar, mon époux, mon maître, qu'allais-tu faire là !

Mon père frémit, d'un regard vide considéra ma mère ; sa voix tintait comme une cloche brisée.

— Va-t'en Marica, laisse-moi... Je suis un homme fini.

— Comment fini ! Mon maitre, que Dieu soit avec toi, pourquoi parles-tu comme ça !

— J'ai tout perdu — dit-il et leva les bras.

— Qu'est-ce que ça fait ! Tu as perdu ce qui t'appartient, ce qui est à toi et non pas aux autres.

Mon père se recula d'un pas, regarda ma mère droit dans les yeux.

— Mais j'ai tout perdu, m'entends-tu, tout, tout !

— Et alors ! — fit ma mère.

— Le cheval aussi !

— Ce canasson !

— Le pré aussi !

— Ce n'est qu'un désert !

Il s'avança vers ma mère, la regarda bien en face, d'un regard brûlant. Qu'elle soutint, elle avait l'air d'une sainte.

— La maison aussi ! — dit mon père les yeux écarquillés.

— Oui, et alors ! L'important est que toi, tu sois vivant et bien portant.

— Marica !

— Mitar !

— Que me dis-tu, Marica !

— Je dis que Dieu te prête la vie, à toi et à nos enfants. Ce ne sont ni la maison ni le pré qui nous ont nourris, mais toi, Mitar, l'unique soutien de notre famille ! Aucun de nous n'aura faim tant que tu seras parmi nous.

Comme pris d'un étourdissement, du coude mon père s'appuya sur l'épaule de ma mère.

— Marica... est-ce bien toi qui...

Il s'étrangla, se couvrit les yeux avec les mains et se tut.

Ma mère le prit par le bras :

— Quand nous nous sommes mariés, Mitar, nous n'avions qu'un matelas, une cuisinière et un peu de vaisselle ; aujourd'hui, Dieu soit loué, la maison est pleine !

À ces mots je vis une goutte tomber sur la manche de mon père et resplendir dans le clair de lune.

— As-tu oublié vraiment notre grange remplie de pommes de pin ?

— Et bien remplie ! — reprit mon père avec une voix douce comme la soie, puis, de sa manche, il s'épongea les yeux et baissa le bras.

— Et à quoi sert le collier de ducats de ma dot ? C'est de l'argent qui dort. Prends-le dans ton commerce et fais-le fructifier.

— On achètera du blé.

— Nous ne sommes tout de même pas de trop vieilles gens. Nous sommes en bonne santé et, Dieu soit loué, nos gentils enfants aussi. Nous allons prier et travailler.

— Comme des gens honnêtes !

— Tu n'es pas borné, comme il en existe. Je n'échangerai pas tes mains contre tout l'or du monde.

— Nous aurons de nouveau notre maison !

— Nous mettrons nos enfants sur la bonne voie.

— Comme ça ils ne me maudiront pas après ma mort... Depuis le temps que je ne les ai vus !

— Alors va les voir maintenant — dit ma mère en l'emmenant comme un enfant.

Par un triple saut, je me retrouvai dans la chambre, ayant eu juste le temps de chuchoter à ma sœur de se coucher avant de me couvrir de l'édredon.

Au moment où nos parents passaient le seuil de la maison, les cloches de l'église retentirent, annonçant les matines. Leurs voix se répandirent dans la nuit silencieuse, émouvante pour une âme chrétienne. Comme le vent qui emporte les

feuilles mortes, ces sons chassèrent la maladie et le chagrin,
rompirent les chaînes de la vanité et l'âme contrite communia
avec le ciel.

- Lève-toi, mon fils, on va à l'église !

* * *

Lorsque l'année dernière je suis allé à Belgrade chercher
la marchandise, j'ai vu Pera le Léopard : en habit de forçat, il con-
cassait la pierre dans le parc de Topčider.

Première édition en serbe : 1879